

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Heures indues

Julio Cortázar, *Heures indues, nouvelles*, éditions Gallimard, 1986, 167 pages.

Danielle Roger



Number 9, Spring 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2826ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this review

Roger, D. (1987). Review of [Heures indues / Julio Cortázar, *Heures indues, nouvelles*, éditions Gallimard, 1986, 167 pages.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (9), 68–69.

P.-S. J'espère que tout le corps professoral de notre grande université a le même respect envers les auteurs. Je vous félicite de cette attention; enfin, quelqu'un qui a compris!

Cher lecteur,

Pour connaître la raison qui pousse le doyen à rencontrer d'urgence le directeur du Service de sécurité, il faut lire «La contravention» de Gaétan Brulotte. Si vous avez des commentaires, faites-les parvenir à la revue XYZ et il nous fera plaisir de les publier.

Pour les photocopieurs: étant donné notre politique «antiphotoco-

pie», nous refusons de publier vos commentaires au sujet de cette nouvelle («La contravention», vous savez...). Nous saurons bien vous découvrir!

Gaétan Lévesque

1. Gaétan Brulotte, *Le Surveillant*, nouvelles. Montréal, éd. Quinze, coll. «Prose entière», 1982, 128 p. (Prix Adrienne-Choquette, 1981)
2. Idem, *L'Emprise*, roman, Montréal, éd. de L'Homme, 1979, 208 p. (Prix Robert-Cliche)
3. Cette nouvelle est aussi parue dans le collectif *Des nouvelles du Québec*, Montréal, Valmont éditeur, 1986, 144 p. [v.p. 48-57]

Julio Cortázar

## Heures indues

Peut-être est-ce à cause du titre *Heures indues*<sup>1</sup>, on a choisi son heure pour ouvrir ce livre. Il est tard, on le sait (par réflexe on a regardé l'heure). L'horloge marquait onze heures; dernière certitude. On ouvre enfin le livre, une porte se ferme sur le quotidien; dernier contact avec le (temps) réel. Peut-être est-ce par hasard qu'on a pris le livre, à cette heure. On en doute. Cortázar ne croyait pas au hasard. Peut-être est-ce à cause du nom de l'auteur latino-américain. Julio Cortázar, le nom évoque l'exotisme du dépaysement, l'accès à ce qui est étranger. Peut-être cela tient-il à sa réputation de «Maître du fantastique»,

alors c'est la magie de l'étrange, la fascination pour l'insolite qui nous prédispose à se laisser entraîner dans son monde, à cette heure, dans ce lieu autre, qui n'est inscrit sur aucune carte. Peut-être aussi connaît-on bien l'auteur pour l'avoir lu souvent, passionnément. On sait alors que ce voyage sera le dernier en sa compagnie. Le recueil comporte les huit dernières nouvelles publiées avant sa mort. Peut-être enfin, est-ce pour cette raison qu'on a reposé si tard, le temps de lire...

Finalement, on se décide. Malgré l'angoisse, que cette dernière fois ne soit pas... aussi... autant que... On se souvient, on pense à des

titres: «Les armes secrètes», «Axolotl», «Circé», «La lointaine», «Les gagnants», «Nous l'aimions tant Glenda»...

Et puis, la curiosité tout de même, on veut savoir, on a jamais su résister. Déjà, on a le titre de la première nouvelle sous les yeux: «Fin d'étape». Tiens, on a tourné la page, à gauche deux phrases intrigant: «À Sheridan le Fanu à cause de certaines maisons»; «À Antoni Taulé à cause de certaines tables».

On entre, dans un musée? Une maison? Qu'importe le lieu, ce sont les mêmes tables qu'on y retrouve. Et ces tables reproduites sur chaque toile, se répètent jusqu'à l'obsession dans l'univers fictif d'un peintre. Puis, il y a cette porte fermée sur le secret des choses et il y aurait cette possibilité de fuite à travers une ville inconnue, si ce n'était de ce transfert d'images lorsque la scène peinte vient se glisser entre le mur et la table, la même table où, cette femme qui aurait pu se lever et partir, est assise. Figée par ce délire inconscient; la répétition des choses.

Quelle heure est-il, minuit dix ou deux heures? On ne sait plus, on vient de lire la troisième nouvelle «Satarsa». Le temps passe à l'envers, on est encore pris par le jeu de miroirs du palindrome: «atar a la rata» (attacher le rat).

On tourne la page afin que le malaise se dissipe dans un lieu connu, un temps nommé: «L'école la nuit». Un vent de discipline passe, on ose respirer le calme après... Mais déjà, le voile des apparences,

impudique, se soulève pour révéler dans toute son horreur l'envers du décor.

À l'envers, on le serait à moins. Notre notion du temps n'est plus qu'un souvenir et, sur ces lignes qui se dédoublent entre la réalité et la fiction, la personne et le personnage, on perd l'équilibre. C'est donc en vacillant qu'on s'est jeté dans la dernière «Bouteille à la mer». Dernier voyage qui s'achève sur d'étranges correspondances. Nous sommes devenu médium, car c'est à travers le lecteur que Cortázar communique avec l'actrice Glenda Jackson<sup>2</sup>.

Peut-être a-t-on refermé le livre depuis longtemps (quelle heure est-il?) et pourtant, encore, on reste accroché à la bouée d'une phrase «c'est ainsi, je pense, que s'opèrent les communications profondes».

Danielle Roger

1. Julio Cortázar, *Heures indues*, nouvelles, éditions Gallimard, 1986, 167 pages.

2. Dans cette nouvelle, l'auteur écrit à l'actrice Glenda Jackson. Celle-ci apparaissait en tant que personnage fictif sous le nom de Glenda Garson, dans une nouvelle publiée précédemment sous le titre de «Nous l'aimions tant Glenda».